

---

Alphonse Auger

Charlotte Michaud


---

2-1947

## La Vie de Grand-Pere Auger

Alphonse W. Auger

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.usm.maine.edu/michaud-auger>

 Part of the [Genealogy Commons](#), and the [Public History Commons](#)

---

### Recommended Citation

Charlotte Michaud Papers, Franco-American Collection, University of Southern Maine Libraries.

This Book is brought to you for free and open access by the Charlotte Michaud at USM Digital Commons. It has been accepted for inclusion in Alphonse Auger by an authorized administrator of USM Digital Commons. For more information, please contact [jessica.c.hovey@maine.edu](mailto:jessica.c.hovey@maine.edu).



→ Joseph - Mathias

## LA VIE DE GRAND-PERE AUGER

Alphonse W. Auger  
Auburn, Maine  
February, 1947

A mes quatre chères soeurs:

Nous avons entendu papa nous raconter souvent des extraits de sa vie à Saint-Jean-Baptiste, Wotton, Biddeford, Brunswick, Lewiston, Auburn. ---- Pour moi c'était toujours nouveau, ---- il contait si bien ça. ---- Un printemps, quelques années avant de mourir, j'étais seul avec lui au lac, et je lui ai demandé de me faire un récit court, mais suivi, de toutes ces choses qui m'intéressaient tant, et de me donner le temps de prendre quelques notes.

Malheureusement, je ne possède pas la volubilité, ni le don de fascination de ce cher "p-e-p-a" lorsqu'il racontait quelque chose, mais confiant que vous serez très indulgentes, (surtout pour le martyrisage de notre belle langue française), cela m'encourage et c'est avec beaucoup de plaisir, que je vous transmets, tout en élaborant autant que ma pauvre mémoire me le permet, le contenu de ces notes, qui me sont si précieuses.

### A SAINT-JEAN-BAPTISTE. 1818

Grand-père, Mathias Auger, naquit à Saint-Jean-Baptiste de Rouville, près de Montréal, en février, 1818, et il épousa en 1838 Marine Desmarais, aussi de Saint-Jean-Baptiste et née en mai, 1817. Ils se défrichèrent une grande terre et élevèrent six enfants: Marine, Léocadie, Pierre, Alphonse, Louis, Octavie.

Grand-père étant d'une nature un peu nomade, préférant de beaucoup la colonisation et la terre-neuve au séjour paisible et certain des terres faites, ne put résister à la tentation de quitter sa belle terre, qu'il venait justement de finir de défricher, pour aller recommencer de nouveau dans la misère à Wotton un petit village dans les Cantons de l'Est, qu'on était alors en train de coloniser.



VOYAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE A WOTTON

1856

Après avoir vendu tout leurs propriétés, sauf deux chevaux, deux voitures, quelques meubles, leur linge, ils quittèrent, malgré les protestations de grand-mère, le beau village où ils avaient une belle terre prospère, pour Wotton alors dans la grande forêt, où ils devaient tant souffrir et presque mourir de faim.

L'argent de la vente de leur terre caché sur sa personne, grand-père chargea les deux voitures avec tout leur bagage, et un peu de manger pour la famille et les chevaux. La caravane se mit en route vers minuit, par un beau soir. Grand-père avait figuré, qu'en partant à cette heure, ils ne seraient qu'une nuit complète sur la route dans la forêt, car c'était très dangereux de se faire dévaliser par des voleurs, qui savaient que presque tout les colons avaient avec eux l'argent de la vente de leurs terres, et les allégeaient au passage avec obligeance, du fruit de leurs labeurs, lorsqu'ils en avaient la chance.

Ils poursuivaient leur route depuis plusieurs heures, s'arrêtant à peine pour faire essouffler leurs chevaux, lorsqu'il leur arriva un accident. La cheville de fer, qui unit les roues d'en avant au châssis d'une des voitures, cassa en montant une côte, et il fallut décharger tout son contenu pour rembarquer sur l'essieu la voiture qui était tombée dans le chemin. Mais la chose la plus difficile c'était de trouver un moyen de remplacer le morceau cassé. Une chance que père était très adroit, car il avait un gros problème sur les bras. Les matériaux convenables étaient rares, et les outils encore plus, mais sans perdre trop de temps, grand-père se servant de son ingéniosité extraordinaire, réussit à rafistoler ça assez solidement et après avoir rechargé le bibelot on se remit en marche.



SUITE DU VOYAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE A WOTTON 1856

La nuit étant venue, les chevaux n'en pouvant plus, on rangea les voitures, un peu sur le bord du chemin. Après avoir dételé les pauvres bêtes, on les attacha aux voitures, et on leur donna à manger. Papère s'empessa de faire un feu, tout près, afin de préparer un petit souper et donner un peu de chaleur. L'air était devenu passablement froid, et memère et les enfants, les membres engourdis par le long séjour, dans les voitures, grelottaient pitoyablement. Aussitôt après le repas, qui ne fut pas long, on étendit des couvertes dans une des voitures, et les enfants, plo-tonnés ensemble comme des petits chats, afin de se réchauffer, ne tardèrent pas à s'endormir. Grand-mère, qui était très inquiète, se crampa sur le banc de la voiture près des enfants, et se mit à réciter son chapelet; grand-père resta en garde près du feu, tout en fumant sa pipe.....C'était une de ces nuits où on ne se voit pas le doigt devant le bout du nez. Il faisait noir comme en-dessous de la terre! ..... Combien de temps s'éconla? Personne le sait! ..... Tout d'un coup, papère sortant comme d'un demi sommeil, crut entendre des pas sur la route! Secouant sa pipe, il sauta debout près des voitures, et éconta de nouveau, refusant de croire à ses sens un peu figés. C'était bien ça!! Bientôt, à la faible lumière du feu, il vit se dessiner la silhouette de deux hommes. Ils s'arrêtèrent à une courte distance, et l'un d'eux demanda à grand-père où il allait. "A Wotton", répondit grand-père. "Vous allez vous établir là?" "Oui". "Vous avez de l'argent avec vous pour vous acheter une terre?".....Cette fois-ci, papère ne répondit pas. Il avait réussi, tout en parlant, à mettre la main sur un gros licou en cuir, qui avait une énorme boucle de fer forgé à un bout. Memère était rivée de frayeur à son banc. Après s'être parlé tout bas un instant, qui parut un siècle, nos deux individus se mirent à avancer de nouveau.



SUITE DU VOYAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE A WOTTON

1856

Grand-père, se servant de l'avantage d'une surprise, prit alors l'initiative. Il fonça sur eux en brandissant son licou, et avant qu'ils eussent le temps de se remettre, il leur en flanqua chacun un bon coup. L'anneau de fer les frappant à la tête, les envoya rouler dans le fossé! Memère, rappelée à la vie, par les cris de grand-père... "Ho! Marine!", ratelons les chevaux et sauvons-nous!" Elle ne se fit pas crier deux fois, et dans le temps de le dire, les pauvres chevaux qui n'avaient pas eu beaucoup de temps pour se reposer, activés par les cris persuasifs, ponctués de bons coups de cordeaux, s'élancèrent à une allure folle sur la route raboteuse, entraînant derrière eux les voitures qui faisaient des z-i-g-z-a-g-s, en bondissant dangereusement, gémissant sous leurs trop lourds fardeaux et les mauvais traitements qu'on leur faisait subir.

Ce vacarme infernal, très amplifié par la tranquillité de la nuit profonde, et les multiples répercussions des échos de la grande forêt, avaient presque fait prendre le mors-aux-dents aux pauvres chevaux! Mais il y a une limite même à l'endurance d'un cheval épouvanté. Dès qu'ils furent rassurés que Satan lui-même avec tous ses descendants, n'étaient pas à leurs poursuites, ils commencèrent à ralentir, et au bout de quelque temps, le pas remplaça le galop. Encore quelques milles, et ils n'en pouvaient plus, et ce n'était qu'après de longs repos qu'on réussissait à leur faire prendre quelques pas.

Imaginez la joie de nos grands-parents, lorsqu'ils aperçurent un abattis sur un côté du chemin. Encore un petit bout, et ils virent une petite maison avec une grande cour. C'était sans doute un colon Anglais. Sans bruit, on avança les voitures dans un coin de la cour, car ils avaient bien peur de se faire chasser sans pitié, si les gens de la maison les apercevaient, car beaucoup d'Anglais de ce temps-là avaient plus peur des Canadiens que du diable.

Rassurés, néanmoins, qu'ils ne les laisseraient pas égorger par les brigands, ils firent reposer leurs chevaux jusqu'à la pointe du jour, puis ils se remirent en route. Tard ce soir-là ils arrivèrent enfin à Wotton.

Note: Wotton est environ à 65 milles de Saint Jean-Baptiste, et ils couvrirent cette distance à peu près dans 46 heures avec seulement quelques heures de repos pour les chevaux.



## VIE ET MISERE A WOTTON

1856-1860

L'abondance de nos jours nous porte à l'ingratitude! Gâtés par la vie facile que nous menons, il est très difficile de concevoir la misère dans laquelle notre cher papa vécut pendant si longtemps, lui ne l'a jamais oubliée.

La devise de grand-père semblait être, "de la terre neuve et toujours de la terre neuve!" Pas de temps pour du jardinage, et rien à manger, sauf de la galette de sarrasin.

Papa avait alors environ 10 ans. Le premier hiver à Wotton fut terrible! Au printemps, ils n'avaient plus rien à manger! Les petits enfants allaient, à la cachette, (pépère ne voulait pas qu'ils mendient), dans le champ d'un des voisins, et avec des bâtons, réussissaient à déterrer des petites patates, qui étaient restées sur le champ tout l'hiver. Mais ils n'avaient ni graisse, ni sel! Grand-mère les tranchait minces et les faisait cuire à plat sur l'âtre. Pauvres enfants, comme c'était bon ces petites patates-là, et comme ça faisait du bien à leurs petits ventres, mais des "p-e-t-a-t-e-s" gelées, et sans sel faisaient payer cher leur gourmandise, cela leur donnait une vilaine pituite, l'eau leur coulait continuellement de la bouche.

Ils vécurent quatre ans à Wotton, et c'était toujours la même histoire: de la terre neuve et encore de la terre neuve! Tous les enfants étaient obligés de travailler toute la grande journée, à ramasser des roches et des bâtons. Grand-mère et les plus vieux, conduisaient les chevaux, sciaient le bois pour chauffer, charroyaient l'eau, etc. Grand-père ne rentrait à la maison qu'après la noirceur, mort de fatigue. Il mangeait un peu de soupe chaude, se jetait sur le plancher, en avant du foyer, dormait quelques heures et si la nuit n'était pas trop noire, à une heure ou deux du matin, il se remettait à bûcher, à entasser et à faire brûler les gros arbres de la forêt.

A l'automne, grand-mère partait le soleil levant, pour couper du grain à la faucille, chez les voisins. Une couple de petits épis de blé d'inde enveloppés dans le coin de son tablier, pour son dîner. Elle travaillait toute la grande fine journée, d'arrache pieds, dans les champs, jusqu'à la noirceur, et revenait à la maison épuisée, avec un petit sac de farine qu'elle avait gagné, et qui était mis de côté pour nourrir la famille pendant l'hiver.



Notes:

Vous avez remarqué, sans doute, plusieurs choses qui sont difficiles à concevoir aujourd'hui. En voilà une qui semblait étrange même à papa: creuser de faim, avec de la nourriture en quantité à sa portée. Les bois étaient remplis de lièvres, et dans le gros ruisseau qui coulait au bout de leur terre, il y avait de la belle truite et du doré en abondance. Mais alors pourquoi ne pas aller à la pêche et à la chasse???? Il est vrai que personne n'avait de fusils ni de lignes, mais tout de même, cette raison me semble très faible. Les lièvres se prennent très facilement au collet. Je serais plus porté à croire que papère avait une très grande aversion pour ces choses-là. Pour lui, c'était presque un crime de perdre son temps à des choses semblables, il n'y avait que les paresseux et les bons à rien qui pêchaient et chassaient.

Mère était plus libérale, papa parlait souvent de son premier engin de pêche. Quel trésor! Une petite épingle que sa mère avait prise il ne pouvait pas s'imaginer où. Après l'avoir pliée en forme d'hameçon et attachée soigneusement après un petit bout de laine, il réussissait, à la cachette, à prendre quelques petits poissons. Aussi avec mon oncle Pierre, ils trouvaient le moyen, à la dérobée, de prendre quelques lièvres dans des petites barrières. Mais ce n'était pas drôle d'aller jusqu'au bout de la terre, en hiver dans la neige, avec seulement une petite chemise et des petites culottes de lin (home-made) sur le corps, sans chaussures, les pieds dans des petits mitons de laine.



SOUVENIRS DE WOTTON 1856-1860

Papa se rappelait fort bien de tous ces jours noirs, et pouvait raconter, presque sans fin, toutes sortes de petits faits qui leur étaient arrivés à Wotton. Plusieurs étaient tristes, mais ceux qu'il aimait le plus à raconter étaient même très humoristiques.

Chacun de ces faits étaient une bonne histoire de la manière que papa les racontait. Pour rafraîchir votre mémoire, je vais vous en ébaucher quelques-uns à la hâte.

LA FOIS DU GROS ORAGE DE TONNERRE

Le gros coup de tonnerre, un soir, qui avait délogé une grosse roche chaude de la cheminée, et qui arriva en roulant sur les pieds nus de pépère qui était à genoux, le dos au foyer, après réciter le chapelet. Grand-père se lança à plat ventre sur le plancher en lâchant un cri perçant, et tous les autres pensaient que c'était la fin du monde.

DÉSŒBEISSANCE FORTE MALHEUR

Profitant de l'occasion que pépère avait le dos tourné et qu'il était occupé avec un étranger, les trois petits garçons se pendèrent après la porte de leur maison, et prenaient des petites "rîdes" (un jeu qui leur était très défendu) lorsque tout à coup, les gonds de bois cassent, la porte tombe, et faillit arriver sur le dos de grand-père.

LA FOIS QUE LES ENFANTS ÉTAIENT RESTER SEULS À LA MAISON

Un quêteux était venu leur demander à couvert, et la pauvre tante "Locade" n'avait pas compris que ce qu'il voulait était une place pour passer la nuit, et avait été lui chercher un vieux couvercle de marmite de fer qui était craqué.

LA FOIS QUE PEPÈRE,

en fauchant le bord d'un ruisseau, au bout de leur terre, un matin lorsqu'il faisait encore noir, avait coupé net, d'un coup de faux, le cou d'un gros héron qui dormait debout sur une paille dans le bord du foin. Le pauvre oiseau lança un cri rauque comme un personne qu'on égorgerait avec un rasoir, bondit en l'air, passa par-dessus la tête de pépère, et retomba derrière lui comme un corps-mort. Grand-père eut si peur, qu'il lâcha sa faux et arriva à la maison, hors d'haleine, et blanc comme un dracroyant avoir coupé le cou à un homme.

TANTE LÉOCADIE,

lorsqu'elle cachait sa gomme d'épinette.

LE COFFRE DE BOIS

dans lequel couchaient les trois petits garçons.

LES TARTES À LA F-A-R-L-U

de la mère Beausoleil, avec seulement un raisin par pointe.



## GRAND-PÈRE

Grand-père était bel homme, et il avait une voix merveilleuse. Chantre naturel, avec une mémoire extraordinaire, il savait toutes les belles chansons de son temps. Ajoutez à cela une personnalité rare, qui le rendait très populaire.

L'hiver, durant les Fêtes (le carnaval), on venait le chercher le soir, des milles à la ronde, en carriole. Il allait chanter avec grand-mère dans les rassemblements de familles et de voisins, où ils étaient l'âme de la soirée.

Maman racontait que grand-père lui chantait de belles chansons lorsqu'ils veillaient seuls, en attendant que papa revienne du magasin, et qu'il chantait encore très bien.

Le feu nous a enlevé les dernières traces tangibles de papère Auger. Le gros chêne et l'érable double dans le jardin..... La bouteille d'eau de Pâques qu'il y avait dans la cave; cette eau-là avait tout près de 50 ans, et elle s'était très bien conservée. Grand-père avait été chercher cette eau-là avant le soleil levé, à la rivière un Dimanche de Pâques.

\*\*\*\*\*

## GRAND-MÈRE

Grand-mère était assez instruite pour ce temps-là. Elle avait été maîtresse d'école avant de se marier, et elle était "fine comme une mouche", pour employer l'expression de papa. Elle avait une belle façon et savait se placer les pieds. D'une nature douce et aimante, elle savait être ferme au besoin. Elle était belle, courte et très petite, ne pesait pas cent livres, mais elle avait un courage de lion, et une fois son idée faite ne reculait devant rien, afin d'obtenir son objectif.

Au printemps de la quatrième année à Wotton, après avoir passé un hiver terrible, où ils étaient presque morts de faim et de misère, grand-mère voyant que les affaires allaient toujours de pis en pis chaque année, mit le pied à terre, et annonça à grand-père qu'avant de voir mourir ses enfants elle quittait Wotton.

Elle avait entendu parler de Biddeford, Maine, où d'autres grosses familles avaient trouvé de l'emploi, et vivaient bien. Dans tous les cas, ce ne pouvait toujours pas être pire que Wotton! Mais cela prenait passablement d'argent, pour se rendre là en chars, et ils n'avaient pas un sou!



DANVILLE 1860

Grand-père voyant qu'il n'y avait rien à gagner, une fois que Grand-mère avait pris une décision, décida de suivre la famille.

Après avoir laissé leurs chevaux aux soins d'un de leurs bons voisins, toute la famille partit à pieds pour Danville, portant sur leurs dos, chacun un gros paquet, fait des couvertures de lits et de leur linge, variant de grosseur suivant la capacité du porteur.

En arrivant à Danville, ils se rendirent droit à la station du "Grand Trunk," chemin-de-fer qui allait à Portland, Maine.

Note: De Wotton à Danville, il y a environ 12 milles.

Grand-mère fit assiedr grand-père et les enfants, avec tous leurs paquets, sur la plateforme de la gare, et elle entra voir l'agent. C'était un Mr. Tennessee, il était anglais, mais parlait le français couramment. Après avoir écouté le plaidoyer de grand-mère, et avoir regardé quelques instants sa pauvre famille qu'on pouvait voir de la fenêtre de son office, de grosses larmes coulèrent des yeux du vieillard. Prenant sa plume et du papier, il se mit à écrire une passe. Ceci n'était pas conforme aux lois de la compagnie, mais il connaissait le conducteur du prochain train, et il allait prendre une chance.

Lorsqu'il eut fini, il la tendit à grand-mère en lui disant: "Cette passe va vous mener seulement qu'à Portland, le terminus du "Grand Trunk", mais écoutez bien ce que vous allez faire; - montez sur le train qui va à Biddeford, et ne dites rien au conducteur tant qu'il ne vous demandera pas vos billets, alors vous lui direz que vous n'en avez pas. Il va vous débarquer à la première station, qui s'adonne justement à être Biddeford".

Après mille remerciements, ils embarquèrent à bord du train. Blottis dans un petit coin tous ensemble, pour ne pas abuser de leur passe, personne ne bougea tout le long du voyage.

Arrivés à Portland, ils suivirent les ordres de Mr. Tennessee à la lettre, et tout arriva comme il l'avait prédit sauf une chose. Le conducteur sur le "Maine Central" était un vrai martyriseur de chrétiens; lorsqu'il les fit débarquer à Biddeford, il fit saisir tous leurs paquets par l'agent de la station, avec ordre de ne pas leur remettre avant qu'ils eussent payé le prix de leurs passages.



BIDDEFORD 1860

Ils étaient rendus à Biddeford, mais dans quelle situation!!!! Pas d'argent, pas de manger, pas de linge, pas de logis, pas même une personne qu'ils connaissaient, et pour mettre comble à leurs malheurs, ils ne comprenaient pas un seul mot d'Anglais. Quittant la station, ils se dirigèrent vers le centre de la petite ville. Une des premières personnes qu'ils rencontrèrent était un aveugle. ....Grand-mère, après l'avoir examiné comme il faut, trouva qu'il avait l'air Canadien, et l'accosta. Elle ne s'était pas trompée, c'était un nommé Guimond. Chose presque miraculeuse, à cause de son infirmité, il servait comme une sorte d'interprète et d'agent pour aider aux émigrants Canadiens. Après avoir entendu leur histoire, il leur trouva une vieille maison avec deux chambres en bas et un grenier pas fini en haut. Presque la moitié du crépi du bas était tombé, et on voyait les lattes, et le reste allait avec. Sur les recommandations de Mr. Guimond, l'homme qui appartenait la maison leur avança assez d'argent pour qu'ils puissent réclamer leur linge. Mr. Guimond leur trouva une vieille table et quatre ou cinq vieilles chaises et un vieux lit. Ensuite il trouva un magasin qui consentit à leur fournir des "Boston Crackers" et de la melasse, jusqu'à ce qu'ils reçoivent leurs premières payes à la filature. Quel banquet que ce premier repas aux Etats! C'était la première fois qu'ils mangeaient des "crackers", et oh! que c'était bon avec de la melasse dessus! Et ils pouvaient en avoir tant qu'ils avaient faim! C'était vraiment incroyable!

Le matin suivant, Mr. Guimond les conduisit à la filature pour leur trouver de l'emploi.....Grand-mère et tante Marine allaient recevoir 50¢ chacune par semaine pour tisser, tante Léocadie, 30¢ par semaine pour tisser, les trois petits garçons, 25¢ par semaine pour mettre la "roupinne". Grand-père qui ne voulait pas travailler dans les filatures, 25¢ par semaine pour tourner une presse à la main, dans une imprimerie. Tante Octavie était trop petite pour travailler.

En ce temps-là, ils étaient payés seulement qu'une fois par mois dans les filatures, quelles joies le jour où ils eurent leur premières payes! Environ 9 grosses piastres rondes! Après avoir payé toutes leurs dettes, il leur resta assez d'argent pour s'acheter un peu de viande, du beurre, des œufs, et du pain. C'était pour eux une vraie mine d'or! Ils réussirent à se procurer des vieux journaux, où pépère travaillait, pour tapisser les murs de leur maison, et arranger ça pour que ça regarde un peu plus propre, et aussi c'était plus chaud.

Les enfants couchaient sur le plancher du grenier, nos grands-parents, dans la petite chambre à coucher en-bas, et ils mangeaient et vivaient dans la cuisine. Pour vous donner une idée du confort qu'ils avaient, du moment que le poêle mourait la nuit, l'eau se-  
lait dans la "bombe" sur le poêle.



## LA GUERRE CIVILE 1861-1865

La guerre entre le Nord et le Sud éclata, et de nouveau de gros nuages noirs vinrent assombrir leur beau ciel bleu. Cette fois-ci ils avaient de l'argent et de l'ouvrage, mais on ne pouvait rien acheter, il n'y avait pas de manger. Pendant quelque temps, la seule chose qu'ils pouvaient se procurer était un peu de farine faite de blé-d'Inde à chevaux. Une chance que mon oncle Pierre avait quitté la filature, pour aller travailler sur une terre, chez un Mr. Smith. C'était des gens très charitables, et apprenant par mon oncle la position dans laquelle se trouvait sa famille, ils leur laissèrent avoir, en secret, des patates qu'ils avaient réussi à cacher pour eux, lorsque le gouvernement s'était emparé de tout le manger pour l'armée.

Lorsque la guerre fut terminée, l'ouvrage devint rare dans les filatures de Biddeford..... Papa ayant entendu dire qu'on avait besoin de monde à Brunswick, alla travailler, par là, deux ou trois ans, comme "Mule Spinner". Sa santé devint mauvaise et il quitta Brunswick pour Lewiston, où il trouva de l'emploi à la "Lewiston Bleachery". C'était de l'ouvrage assis et pas forçant. Il aime Lewiston si bien et les gages étant beaucoup meilleurs, qu'il décida le reste de la famille à venir rester avec lui. Lorsque papa fut mieux, il retourna travailler à son métier de "Mule Spinner", dans une des filatures de Lewiston.

See Page -13-



## ÉPICERIE 1870

Peu de temps après, papa et un jeune homme qui travaillait avec lui, conçurent l'idée d'ouvrir une petite épicerie.

Avec deux cent piastres dans sa poche, papa alla à Portland, où il y avait des marchands en gros, et acheta un petit "stock". Après avoir rangé leurs effets sur des boîtes, ils ouvrirent leur magasin. C'était un samedi, et la besogne fut si bonne qu'avant la fin de la journée, il ne leur restait plus rien; ils avaient tout vendu.

Ils se trouvaient bien mal pris, ils avaient vendu tout ça à crédit, et les filatures ne payaient qu'une fois par mois. Il fallait à tout prix ouvrir le lundi!

Papa partit donc de nouveau pour Portland. Aussitôt que le marchand en gros fut ouvert lundi matin, il alla raconter son histoire. Le marchand fut très surpris d'apprendre qu'il avait vendu tout ce qu'il avait acheté dans une seule journée.

C'était vraiment merveilleux pour un commençant, mais il n'était pas connu, et il était un Canadien. On le mena chez le président et propriétaire de l'établissement, où on lui fit raconter son histoire de nouveau. Papa plaida si bien sa cause que finalement, le président dit: "Ce jeune homme m'a l'air honnête, et très ambitieux, envoyez-lui un peu de marchandise tout de suite, pour qu'il puisse ouvrir son magasin le plus tôt possible, et fournissez lui tout ce qu'il aura besoin jusqu'à la prochaine paye des filatures, et ensuite on verra".

Il vit pour sûr! Papa arriva à Portland avec deux mille piastres, le lendemain du jour de la paye. Une fois son crédit établi, il n'eut pas grand difficulté à avoir tout ce qu'il avait besoin.

Un an après, il acheta la part de son associé qui retournait au Canada et avec son frère Pierre il ouvrit un vrai magasin sur la rue Lincoln, non loin de la station du "Grand Trunk". Cinq ans plus tard il vendit sa part à son frère et ouvrit un autre magasin seul, dans le gros "block" à quatre étages qu'il venait de se bâtir sur la rue Chestnut.

Le reste vous le savez assez bien. Après plusieurs années dans ce commerce, il se retira d'affaires.



TO MAKE A CLARIFICATION OF PAGE -11- & 12

When the Civil War ended, in 1865, work got scarce in Beddeford, father having heard that help was needed in Brunswick, went to work there, at the famous Cabot Mill, for two or 3 years, as a "Mule Spinner". father's health went bad, so he left Brunswick for Lewiston, where he found work at the Lewiston Bleachery for one year, and a similar period in the Hill Mill. father liked Lewiston so well, and the wages being much higher, that he decided the remainder of the family to come and live with him. Later, in 1870, father and a coworker at the mill, named Alphonse Chartier, opened a grocery store, on Lincoln Street, Lewiston.



## LES DERNIÈRES ANNÉES DE GRAND-MÈRE

AUGER

Leur situation s'était bien améliorée depuis leur arrivée à Biddeford il y avait 16 ans. Après avoir surmonté toutes sortes de difficultés, leurs enfants étaient bien établis maintenant.

Grand-mère n'avait plus besoin de travailler dans la filature, elle tenait maison pour ses enfants non mariés et gardait quelques pensionnaires, des nouveaux arrivants du Canada.

Mais pauvre grand-mère, elle était presque toute dépensée! Sa santé diminuait graduellement; au printemps de 1876 elle fut obligée de cesser même son ouvrage de maison, et fut retenue au lit jusqu'à la fin.

Ce printemps-là, papa et son frère Pierre étaient à faire construire leur magasin sur la rue Lincoln, tout près de chez eux, et grand-mère aurait bien aimé aller voir ça avant de mourir.

Pâques, cette année-là, était une vraie belle journée de printemps avec un soleil radieux, et il faisait chaud pour la saison. Grand-mère avait tellement amaigri qu'elle ne pesait pas 75 livres.

Afin de réaliser son désir, après dîner, papa enveloppa sa mère avec soin dans une couverture épaisse, puis la prenant dans ses bras il l'emporta voir leur futur magasin.

Grand-mère traîna durant tout l'été jusqu'à sa mort le 18 septembre 1876, à l'âge de 59 ans.

Grand-mère était très basse depuis quelques jours et ses enfants la veillaient constamment. Sa chambre était voisine de la cuisine et pendant que la famille dînait ce jour-là, ils ont cru entendre grand-mère soupirer et remuer un peu, les enfants s'empressèrent d'aller la voir, mais ils étaient trop tard, grand-mère était morte.

Note:

Grandmother never went to Canada after she came to Maine.

Note:

Grandfather went back to Wotton more than once, walking all the way and sleeping outdoors at night. When grandfather came to live in New Auburn with father, it was well understood that he was not to walk way up there any more. Father told him that he was putting a 10 dollar bill in the clock and that whenever he wished to go back to Wotton, to take that money and go by train. Grandfather seemed to be very happy and satisfied for a long while, till one morning after father had left for the store, the urge to travel again got the best of him. Picking up his hat and without further adieu, told mother that he was going away. When father came home for dinner, mother told him what had happened, he looked in the clock and the money was gone too, so he was quite sure that grandfather was gone to Wotton. It was a short trip this time and his last one, his travelling days were over. Grandfather settled down and till he passed away was very glad to be back in father's new home where he was so well cared for, and free to do as he pleased.



# LES DERNIÈRES ANNÉES DE GRAND-PÈRE AUGER

Lorsque papa fut déménagé dans sa nouvelle maison au numéro 66 Troisième Rue, Auburn, grand-père resta avec lui jusqu'à sa mort.

En ce temps-là, les épiceries ouvraient à cinq heures du matin, grand-père accompagnait papa et balayait le plancher du magasin bien proprement, ensuite il retournait à la maison pour déjeuner.

Grand-père aimait beaucoup maman et bébé Arthur qui avait alors environ 2 ans. Quoiqu'il n'était pas bien parlant, maman aimait l'avoir près d'elle, il rendait bien des services à la maison et faisait toutes sortes d'ouvrages dehors et dans l'étable. Grand-père était très propre et tout ce qu'il faisait était bien fait.

Quand c'était le temps des petits fruits, il allait en ramasser sur le chemin de la rivière et les apportait à maman pour faire des tartes et des conserves. Un bon matin, grand-père partit avec sa chaudière pour aller ramasser des "bleuets"....ordinairement il partait pour l'avant-midi dans des expéditions comme ça. Ce jour-là, à la grande surprise de maman il revint bien plus tôt que d'habitude, et sa chaudière n'était pas pleine.....pourtant il avait l'air normal, alors maman ne s'inquiéta pas davantage. (Il est très probable que la vraie raison du retour de bonne heure était que grand-père n'était pas trop bien ce matin-là, et que peut-être il s'était senti mal??)

Après diner, il faisait si beau, c'était une de ces belles journées chaudes et ensoleillées, que papa décida d'aller chercher un voyage de foin sur la "terre d'en-bas" à Rowe's Corner. Comme c'était la mode dans ce temps-là, quand il fut de retour en ville, il entra son "rack à foin" jusque dans l'entrée de la grande porte de la grange, monta au fenil "fani" par l'escalier, pour ouvrir la petite porte qui servait à recevoir le foin, sauta dans le "rack" et commença à décharger son voyage. Sur l'entrefaite, grand-père sortit de la maison et voyant papa à l'ouvrage monta sur le voyage, enleva la fourche des mains de papa et lui dit de monter au fenil pour reculer le foin à mesure qu'il lui en envoyait.

Comme je vous ai déjà dit, grand-père n'était pas un gros homme mais il était bien bâti comme papa, il était endurci, et aimait "la grosse ouvrage." Très ambitieux, grand-père ne voulait pas se laisser surpasser par personne.....papa travaillait d'arrache pied et ça prenait tout son raide pour tenir l'ouverture du fenil déblayée tant que grand-père lui poussait le foin en-haut dru! Tout à coup, le foin cessa d'arriver, papa regarda par l'ouverture pour voir si c'était tout, et il aperçut grand-père étendu dans le "rack" presque vide. Papa ne prit pas le temps de descendre par l'escalier, il sauta en-bas, mais grand-père était déjà mort.

Comme il vécut, il mourut, en faisant juste la sorte d'ouvrage dur qu'il aimait tant.

Décédé à Auburn, Maine en 1883, à l'âge de 65 ans.



YEAR OF ARRIVAL IN LEWISTON OF A FEW WELL KNOWN FRANCO-AMERICANS

1. Alphonse Auger.....arrived in Biddeford in.....1860  
in Lewiston in.....1866
2. Laurent Laberge.....arrived in Biddeford in.....1865  
in Lewiston in.....1867
3. Joseph Leblanc.....arrived in Biddeford in.....1867  
in Lewiston in.....1868
4. Arthur Reny .....arrived in Lewiston in.....1872
5. Philias Giguere.....arrived in Lewiston in.....1874
6. F.X.Marcotte .....arrived in Lewiston in.....1878

ALPHONSE AUGER WAS THE CO-OWNER OF THREE LEWISTON STORES

In 1870 Alphonse Auger and Alphonse Chartier opened a small grocery store on Lincoln St. Three years later, Chartier sold his share to father and returned to Canada.

In 1873, John P. Auger and Alphonse Auger opened a much larger store on Lincoln St, the fourth building from the Grand Trunk Railway Station, that was before the Grand Trunk was built.

In 1878, Alphonse Auger sold that grocery store to his brother, J.P. Auger. He then bought a lot at 35-37 Chestnut Street and there he erected a four-story block, with a large double store in which he engaged in the lines of groceries and footwear. Father remained in that store 9 years, and then sold the business to his brother-in-law H.E. Pelletier and subsequently engaged in the building of real estate and the erection of his own buildings.



1848-1898

La civilisation ne pénétra que vers 1848 dans la forêt vierge de la région comprenant aujourd'hui le canton de Wotton. Il y avait plus de 200 ans que Trois-Rivières était fondé, lorsque l'on considère la carte du continent, on s'étonne que les blancs aient attendu si longtemps pour ouvrir ces territoires situés en ligne droite, à seulement 50 milles de Trois-Rivières.

Soutenir qu'aucun humain n'a mis le pied dans le canton avant 1848 serait osé. Si les Indiens n'ont jamais établi de bourgades dans ces parages, ils ont dû y faire de nombreuses incursions. On rapporte comme un fait authentique qu'aussi tard qu'en 1852, un de ces sauvages Abénaquis, apparaissait de temps à autre dans le Village, et qu'il profitait de l'absence de Patrick O'Bready pour entrer dans son logis s'asseoir près du bébé, Héloïse, et la contempler en silence des heures entières. On s'imagine la frousse que devait ressentir la mère, Odile Pelletier, devant un intrus si peu gêné!

La rivière Nicolet arrose le canton de Wotton. Cette rivière, à trois branches, a rendu d'immenses services en drainant les terres et en actionnant les moulins, elle a aussi, dans ses moments de crue, et de colère, causé parfois de coûteux dégâts.

A cette époque on appelait "Terrains des Prêtres", les cantons de Wotton, Ham, Weedon, Grathby, Stratford et de Winslow; non pas parce que ces régions appartenaient au clergé catholique, mais à cause que le clergé en prêchait l'occupation par les nôtres.

#### Les débuts.

En 1848, à l'instigation du clergé, la Couronne accorderait gratuitement des terres dans Wotton aux aspirants-colons.

Pour faciliter aux colons l'accès à Wotton, le gouvernement avait ordonné l'ouverture d'un chemin central; le tracé du Grand chemin fut indiqué dès l'automne de 1848 par les arpenteurs qui plaquèrent les arbres; on ne perça ce Grand chemin qu'à l'été suivant.

C'est donc à travers bois, et en suivant le "plaquage" que les colons des premiers mois parvinrent à Wotton. Ils surgirent l'un après l'autre ou en petits groupes, plus riches de courage que de provisions.

Le premier colon catholique à Wotton, 27 octobre 1848.

Patrick O'Bready, jeune homme de 19 ans, grand, fort, robuste et courageux, il venait à la recherche du Terrain des Prêtres. Avec son beau-frère, Louis Lemire, et un ami du nom de Colin, se mirent en route pour l'est. Rendu près de Danville, ses deux compagnons, fatigués de la longueur du chemin, refusèrent d'aller plus loin.

Plus courageux, O'Bready résolut d'aller jusqu'au bout. Dès le soir du même jour, il couchait au pied d'un arbre, près de la rivière de Wotton, sur le site même de son future établissement.

Le lendemain il se choisit une terre et retourna dans sa paroisse à Saint-Esprit de l'Achigan. Environ à 130 milles de Wotton.



Huit jours après, la jeune colon revenait à Wotton pour s'y fixer définitivement, accompagné d'un autre ami du nom de Touain..... mais celui-ci se découragea bientôt, et retourna dans sa paroisse. Une cruelle déception pour O'Bready, il ne lui restait plus que la triste alternative de passer les longs mois de l'automne et de l'hiver seul dans le bois, ou d'abandonner l'entreprise. Il décida de rester.

Patrick O'Bready vécu heureux et respecté de tous ses coparisiens sur la terre qu'il avait défrichée lui-même au 7e rang, 4e lot, jusqu'à sa mort, en 1899, à l'âge de 70 ans. Les cheveux de sa tête sont tombés comme les arbres de la forêt...mais il demeura toujours fort et vigoureux.

En 1849, au mois de juin, il y avait environ 40 familles d'arrivées dans le canton.

On venait à Wotton pour défricher.....l'occupation générale était donc l'abattage des arbres, l'essouchage et l'ensemencement des aires qu'on avait clairées. A ces travaux de premier ordre s'ajoutait la confection du "salt". On entassait le bois "franc" en piles et on le réduisait en cendres; on recueillait ensuite les cendres, que l'on traitait à l'eau, en les déposant dans des auges pour les faire égoutter, par évaporation lente, le liquide encastique ainsi obtenu se coagulait en potasse (pot ash), se cristallisait en perlasse (pearl ash), et prenait le nom générique de "salt".

Empilée dans des poches, la perlasse était portée à dos d'homme à Richmond, dans les premiers temps et plus tard à Danville. En échange on rapportait, chez soi, le sac de farine de blé d'Inde qui devait nourrir la famille. La perlasse a sauvé nos grands-pères aux jours héroïques; c'est elle qui leur permit de subsister.

Nos grand-pères ont abattu de l'érable, de l'orme, du merisier, du noyer, du hêtre, du frêne, du sapin, de la pruche, de l'épinette du cèdre, selon qu'ils bûchaient sur les côteaux ou dans les bas-fonds humides.

#### Premier moulin à scie.

François Bourque dressa la première scierie dans le village en harnachant vers 1851, la rivière qui descend entre la Ve et le VIe rang. Son moulin à scie et farine fonctionnait depuis moins qu'un an lorsque la rivière lui joua un sale tour: elle se gonfla, assaillit le moulin et l'entraîna dans le torrent. François Bourque qui se trouvait dans le moulin à ce moment, réussit à sortir des flots, mais il y perdit sa montre, et c'est ce qui le chagrina le plus, car il était le seul du canton à en posséder une!



Wotton Comté de Wolfe P.Q.

Première requête officielle.

Le 6 aout 1855, une requête portant 128 signatures ou croix, demanda officiellement que Wotton soit érigé en paroisse sous le nom de St-Hippolyte. Sur les 128 seulement 23 savaient écrire.

Note: Le nom de grand-père Mathias Auger est le 7ème sur cette requête et un des 23 qui savait signer son nom.

St-Hippolyte de Wotton.

En 1855 le 1 juillet, Wotton allait devenir une municipalité.

En 1856 le 26 mars, Wotton allait devenir une paroisse.

Ce qui frappe encore l'observateur, c'est la rapidité du peuplement de Wotton.

En 1848, un seul catholique, Patrick O'Bready, habitait dans les futures limites de St-Hippolyte de Wotton.

En 1856, la paroisse nouvelle comptait alors 263 familles, ou 850 âmes.

Mettre en marche une municipalité et une paroisse en 6 ou 7 ans, voilà un exploit qui surprend, si l'on considère qu'on partait de zéro, qu'une forêt dense couvrait la contrée et qu'on ne jouissait d'aucune des facilités modernes. La seule perspective d'avoir à parcourir 90 milles et plus, à pied les premières années, à cheval ou en charrette à poches ensuite, pour parvenir à Wotton, aurait dû décourager les plus audacieux.

Années de crise!

Les paroissiens traversaient alors des années de crise, au témoignage même de leur nouveau curé, Mr. l'abbé Hamelin, à la date du 14 avril 1859:

.....la misère est grande dans ma paroisse, et je pense qu'il va mourir au printemps un grand nombre d'animaux, ce qui décourage plusieurs au point de leur faire prendre la route des Etats-Unis. Il s'expatrie pas moins d'une vingtaine de familles qui semblent partir à regret.

Chemin de fer.

En 1849, le service du Grand Tronc fut inauguré de Montréal à St-Hyacinthe, puis en 1852 jusqu'à Sherbrooke, en septembre, 1854 un premier train passait à Danville sur la branche de Québec.

Le village de Danville, est situé à 12 milles de celui de Wotton et était le marché des premiers colons de Wotton; c'est là que s'achetaient les choses nécessaires à la vie.

Note:

This is where grandfather and his family, got aboard the train for Portland Maine, after walking those 12 long miles with all their baggage.

The Grand Trunk line from Montreal to Portland Maine. Construction was started July 4, 1846 and completed in 1853. The line was first called the Atlantic & St. Lawrence Railroad.



## Reconstruction de l'église de Wotton.

Mémorable assemblée du 1er septembre, 1898. Voici les premiers mouvements, tels que les relate un paroissien qui assista à l'assemblée.

Le Grand Vicaire Chalifoux, envoyé par Mgr l'Evêque, arrive à Wotton pour vérifier la requête, tient une assemblée et sans vouloir discuter avec personne, il demande si tout le monde est en faveur de la reconstruction de l'église. Plusieurs s'étaient levés, mais s'étaient fait "rassir." M. le curé Hamelin était tout rouge.

Alors un vieillard vénéré de toute la paroisse, le père Patrick O'Bready, qui avait signé la requête, s'est levé pour demander au Grand Vicaire les dimensions et le nombre de bancs de l'église qu'on était pour avoir. Pour toute réponse, le Grand Vicaire lui dit pas mal sec de "s'assir" comme les autres. Et puis a redemandé encore une fois si tout le monde était en faveur. Vous comprenez bien que personne n'osait plus parler. Le père Patrick s'est relevé et s'est approché de l'estrade, et nous autres, les jeunes, on a trouvé qu'il était bien courageux. Et puis on a senti un frisson quand il a commencé à dire:

"Monseigneur, on est des catholiques bien disposés, nous autres, pas des barbares; vous avez pas besoin de nous traiter durement: on est vos sujets, et on vous obéira; mais puisque vous nous demandez notre avis, il me semble qu'avant de nous prononcer, on aurait droit de savoir si on aura une église assez grande pour la population qui peut grossir encore. Voulez-vous nous dire qu'est-ce qu'on nous propose?"

— Assisez-vous! lui a encore crié le Grand Vicaire.

— Dans ce cas-là, a repris le père Bready, retranchez mon nom de la requête."

Et en disant ça, il a frappé de la main le bord de l'estrade.

Tout de suite après, un autre s'est levé qui a dit, retranchez le mien aussi, puis le mien, puis le mien etc. etc.....

Le Grand Vicaire ne paraissait pas de bonne humeur, à la fin il ne restait plus que 17 noms sur la liste.

Ça fait que M. le Grand Vicaire a dit: "dans ce cas-là, je m'en retourne chez-nous et je dirai à Mgr l'Evêque que votre requête est retirée.

Vous comprenez qu'avec ça, les plans de Saint-Jean sont tombés à l'eau. Et c'est ce que tout le monde voulait.

Some of the odd spelling of early days, by some of the writers.

batifse....batisse	soufsigne...soussigne
aufsi.....aussi	ci-defsus...ci-dessus
paroifse...paroisse	cafseront...cesseront
pofsible...possible	Toufsaint...Toussaint

All the material used was taken from the book, "Histoire de Wotton" written by M. Maurice O'Bready ptre, grand-son of Patrick.



Auburn Book, 1904

Pierre Auger's brother



T.

ALPHONSE AUGER, RENTIER

Le nom de M. Alphonse Auger est identifié avec New Auburn. Il a vu la jeune ville à ses débuts, s'est associé à ses progrès, à son commerce et à toutes ses industries. Doué d'un rare talent pour les affaires et d'un jugement solide, il a su, par un travail ardent et des épargnes nées du sacrifice, s'amasser l'ample nécessaire pour pourvoir largement à sa nombreuse famille qui fait sa gloire. Universellement connu dans Lewiston et Auburn, il commande le respect et l'estime qui lui sont dus à plus d'un titre.

died Sept 4, 1935 at 88

W. Marie Pelletier

Son of Alphonse T.

brother of Albert,  
the musician



J.

ARTHUR AUGER, EPICIER

W. Amanda St Pierre

M. Arthur Auger est le populaire jeune marchand de la rue Chestnut, Lewiston. Entré dans les affaires depuis un an seulement, sa clientèle est déjà bien établie et fait prévoir le succès qui l'attend pour l'avenir. Doué d'un caractère doux et possédant des manières distinguées, il est en tout le type du gentilhomme. Chef de l'orchestre Auger, membre des Forestiers Indépendants, il compte déjà de nombreux amis qui lui souhaitent tout le succès qu'il mérite.

died Jun. 24, 1944 at 63